

Ceux qui prennent la liberté de fuir

Alain Pontaut, *L'Homme en fuite*, Montréal, Leméac 1990, 161 p.

Marie-Ange Depierre, *Une petite liberté suivi de Dire oui à Clarice Lispector*, Montréal, Triptyque, 1989, 101 p.

Diane-Monique Daviau

Numéro 59, automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38300ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1990). Compte rendu de [Ceux qui prennent la liberté de fuir / Alain Pontaut, *L'Homme en fuite*, Montréal, Leméac 1990, 161 p. / Marie-Ange Depierre, *Une petite liberté suivi de Dire oui à Clarice Lispector*, Montréal, Triptyque, 1989, 101 p.] *Lettres québécoises*, (59), 30–31.

Alain Pontaut, *L'Homme en fuite*, Montréal, Leméac 1990, 161 p., 15,50 \$.

Marie-Ange Depierre, *Une petite liberté* suivi de *Dire oui à Clarice Lispector*, Montréal, Triptyque, 1989, 101 p., 14,95 \$.

Ceux qui prennent la liberté de fuir

NOUVELLES
Diane-Monique
Daviau



Une petite liberté et L'Homme en fuite sont deux petits recueils à

glisser dans son sac ou à poser sur la table de nuit.

Ils sont petits, on peut les lire d'un trait. Mais on peut aussi faire durer le plaisir et n'en prendre qu'une bouchée à la fois. D'une façon ou d'une autre, ils se lisent bien. Ils suscitent la réflexion, stimulent l'imagination.

Aux grosses briques qui n'en finissent plus de peser de tout leur poids sur les tables de travail, les rayons des bibliothèques, et qui bouffent comme des insatiables tout l'espace disponible, le peu d'espace qu'il reste pour les livres dans les bibliothèques, les librairies, les journaux et les revues, je préfère, et de loin, les « petits » livres, ceux qu'on dépose doucement sur la table de chevet, qu'on traîne avec soi dans son sac et parfois même dans la poche d'un manteau, les « petits » livres dont le poids n'est pas que de papier, les « petits » livres vastes comme des forêts dans lesquelles on se perd, ou se cache, ou dans lesquelles on trouve parfois enfin ce que l'on cherchait depuis longtemps — parfois sans le savoir.

Les « petits » livres ressemblent souvent à ceux de Marie-Ange Depierre et d'Alain Pontaut: **plus**

on avance dans leur lecture, plus on a l'impression de

grandir, de trouver des dimensions qui nous conviennent, de devenir enfin égal à soi-même.

L'Homme en fuite comprend sept nouvelles; la plus courte fait à peine quatre pages, la plus longue en compte soixante. C'est donc dire que les textes de ce recueil sont particulièrement variés. La forme, le style, le contenu se modèlent l'un sur l'autre, et il n'est pas facile de dire avec certitude que le style de telle nouvelle s'est développé en accord avec le thème abordé ou que dans tel autre texte, c'est plutôt le person-

nage qui a marqué l'écriture. Mais on voit bien que la façon d'écrire varie d'une nouvelle à l'autre. La phrase s'adapte, le vocabulaire aussi. Ça donne un recueil varié, coloré, qui pourtant ne parle que d'une seule chose sous des dehors constamment changeants: la condition humaine et les vicissitudes de l'existence à laquelle elle nous « condamne ».

Les grandes prisons

Le titre du recueil de Pontaut est bien choisi: dans chacune de ces sept nouvelles, il est question de *L'Homme en fuite*, non pas nécessairement de l'homme qui s'évade et fuit, comme c'est le cas dans la nouvelle qui ouvre le recueil et lui donne son titre, mais d'un être — des hommes, des femmes — prisonnier bien malgré lui d'une habitude, d'un vice, ou de la solitude, de la vieillesse, de son incapacité à communiquer, de tous ces carcans, ces pièges, ces contraintes qui sont le propre de la condition humaine, la lâcheté, le désespoir, l'ambition, la jalousie, la possession, les troubles de l'esprit et le mal de vivre. Les plus grandes prisons, ici, ne sont pas les barreaux d'une cellule dans un pénitencier ou un bordel SS pendant la guerre. De ces prisons bien concrètes, on peut s'échapper, s'évader. C'est ce que font Jeanne dans « Jeanne la folle » et Paul dans la nouvelle éponyme.

Non, les plus grandes prisons, celles qui font de bien des êtres des êtres éternellement en fuite, ce sont les peurs et les vides, le désir de vengeance, de puissance, les fils barbelés des apparences et des formules creuses.

Mais la fuite, dans certaines nouvelles, c'est aussi le seul salut possible. C'est ce qui sauve

par exemple l'aspirant cinéaste en vacances à Belgrade dans « La nuit sourde » : son ami Misha sur les bras (Misha, le comédien déchu, constamment ivre mort, totalement prisonnier de l'alcool), le jeune homme qui aspire à devenir cinéaste trouve d'abord le moyen de se défaire du poids que représente Misha, Misha dont on ne peut rien tirer, poids mort qu'il ramène finalement à sa mère, puis il trouve le moyen de partir,

fuyant à la fois la confusion et la détresse de la dame et l'envie qu'elle pourrait avoir de m'entraîner à son tour dans un de ces savoureux dialogues qui savent si bien s'ouvrir et se refermer sur eux-mêmes, ineptes et souriants, d'une parfaite et mystérieuse opacité.

La communication aura été du début à la fin impossible, l'échange, malgré tous les efforts du jeune homme, n'aura pas eu lieu, et le seul moyen qui lui reste de se sauver lui-même, de ne pas s'enfoncer plus profondément dans le bourbier dans lequel il s'est retrouvé bien malgré lui, est la fuite pure et simple. Et le narrateur aspirant cinéaste de conclure : « Pauvre Misha ! Je suis devenu cinéaste, il n'a pas, que je sache, retrouvé le chemin des studios... »

Même petit, il y en a pour tous les goûts dans *L'Homme en fuite* : des nouvelles de toutes les longueurs, des nouvelles plutôt dramatiques, une qui frôle le fantastique, une autre qui glisse dans le loufoque, des clin d'œil, de l'humour, des ambiances réussies et des personnages crédibles, qui fuient, restent prisonniers de leur propre vie, emprisonnent les autres, poursuivent ceux qui fuient ou bien s'enfuient à toutes jambes. Comme dans la vraie vie.

•

Le tout petit livre de Marie-Ange Depierre, *Une petite liberté*, met en scène des fillettes, des jeunes filles, des jeunes femmes très seules à qui il manque bien des choses pour être heureuses : d'abord l'amour, bien sûr, mais aussi de la compassion, la possibilité de partager, mais d'abord et avant tout quelque chose à partager avec d'autres, l'espoir de pouvoir un jour réaliser leurs rêves, mais aussi des rêves à réaliser, des projets, enfin : une sorte de feu vert, une liberté, comme une permission de vivre qui n'est pas donnée d'emblée, pour laquelle elles doivent se battre, qu'elles doivent prendre de force ou qu'elles n'auront tout simplement jamais la force de prendre.

Les exclues

Dans plusieurs cas, par exemple celui de Vera qui commence à aimer l'ennui, l'hiver, la mort (« Vera »), de Virginia revoyant sans cesse en rêve une femme dans un camp de Dachau

(« Elle »), d'Aurélia qui assiste au cinéma à la projection de *Shoah* (« Shoah »), d'Adrienne en visite chez sa famille (« La table ») ou de Christina, une jeune suppléante en train de perdre sa langue maternelle (« La langue morte »). Il s'agit de jeunes femmes exilées, d'immigrées qui, en échange d'une « nationalité qui avait tout son poids dans le monde international », ont perdu leur langue, leur pays, leur passé, parfois leur capacité d'émerveillement, leurs illusions, le goût de vivre, parfois tout cela en même temps.

Une formule revient souvent dans ces très courts récits : « exilée dans un pays froid et dur ». Les femmes dont il est question sont seules dans ce pays, réfugiées, abandonnées dans un lieu qu'elles n'aiment pas, et finissent par souhaiter, étonnant paradoxe, « que l'hiver dure toujours », cette « répétition interminable », tellement semblable à la mort que les êtres côtoyés dans ce pays de glace sont « à la limite de leur disparition, une page blanche, uniforme ».

Une seule de ces femmes semble heureuse de s'être arrachée à son passé, d'avoir quitté, voire fui sa famille, d'avoir troqué une façon de voir le monde pour une autre : Adrienne (la seule femme de tous ces récits dont le nom ne finisse pas en *a*). Lorsqu'elle revient dans son pays, séjournant quelque temps dans la maison familiale, coincée entre une mère et une grand-mère dont la vie entre-temps n'a pas changé d'un iota, elle constate que par son départ elle a « arrêté le destin de médiocrité et de haine qui accompagnait toutes les femmes de sa famille » et comprend « qu'elle s'était volontairement exclue, par son refus d'enfant, de cette lignée de femmes qui avaient transmis la race, mais non pas la vie ». La vie, une vie : voilà ce qui manque le plus aux nombreux personnages féminins de ce recueil.

Il y a aussi *Une petite liberté* — et ce sont peut-être finalement mes préférés — quelques textes mettant en lumière l'enfance, ses absolus et ses contraintes : « Le tournesol », « L'insupportable héritage », « L'Anglais », « Le viol de la petite fille », « De vive voix » sont **des récits touchants qui don-**

nent envie que le monde soit vraiment différent de ce

qu'il est, et qui aident à comprendre que certaines personnes n'aient envie que de le fuir — tel qu'il est vraiment.

Une petite liberté est un livre un peu triste, très dense, qui aborde les choses en douceur, lucidement, avec rigueur. Dans ces textes comme dans les vies qu'ils mettent en scène, l'humour rend supportables certains moments qui autrement feraient naître une trop grande douleur et peut-être bien un refus de continuer. **Lq**